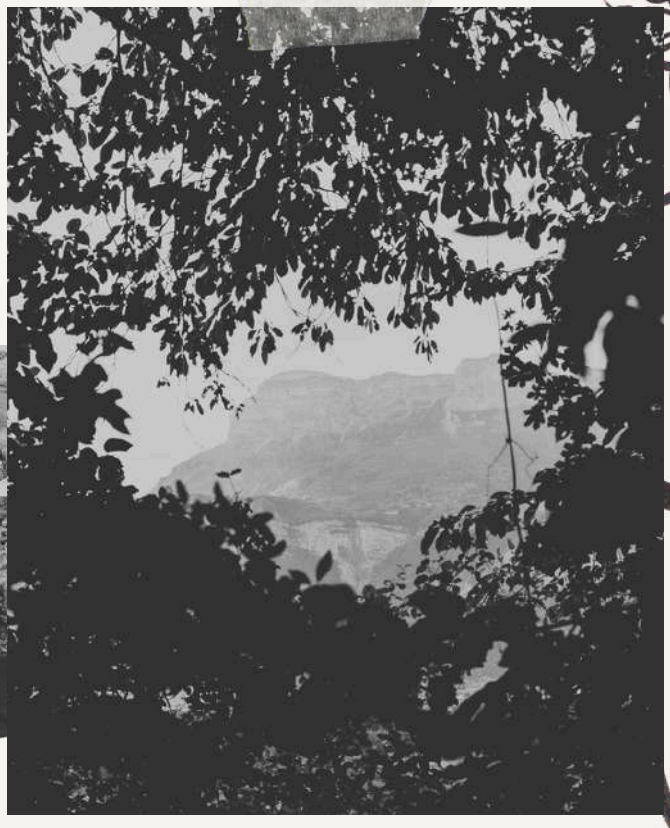
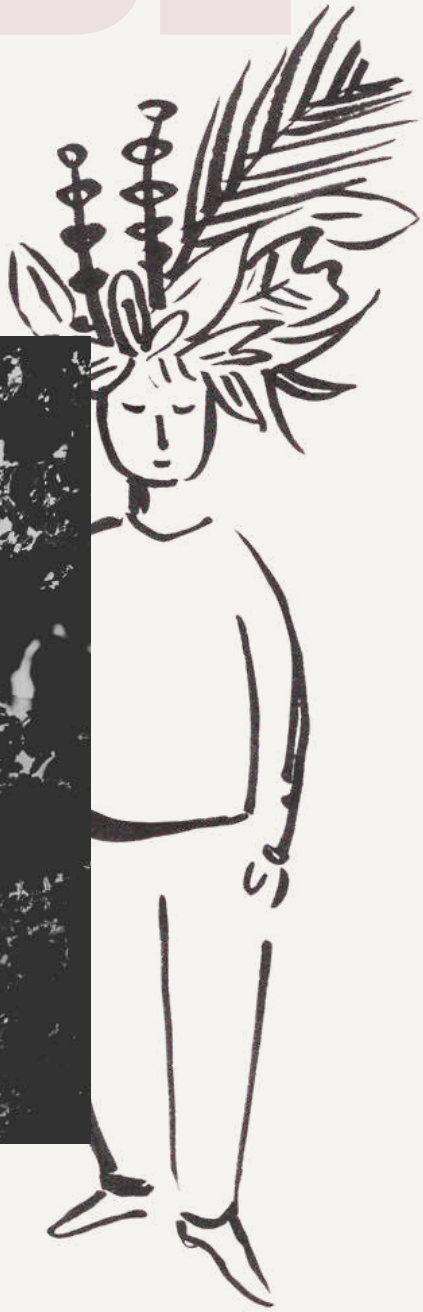
Scènes obliques

2026

Revue de PRESSE







Revue de presse

Rendez-vous au manoir !

TG+ • Mai 2026

Un manoir du Grésivaudan, théâtre d'un festival culturel

Motivée par le volonté de faire revivre un site qui date de plus de 500 ans, l'association Scènes obliques investit une nouvelle fois le manoir de Vaubonnais, du 12 au 14 mai, pour trois journées placées sous le signe de la création artistique et du partage, au cœur du massif de Belledonne.

Installé dans les jardins du manoir, sur la commune de La Pierre, ce rendez-vous culturel porté par l'Espace culturel international de la montagne revendique une programmation accessible à tous les publics, mêlant différentes disciplines et formes artistiques. L'événement poursuit également une ambition affirmée : proposer un regard singulier sur ce lieu patrimonial et son environnement naturel.

Pour cette septième édition, Simon Gauchet, directeur artistique de L'École Parallèle Imaginaire, a été invité à concevoir, avec l'association Scène Obliques, trois jours de spectacles, de transmission et de rencontres autour de la notion de « théâtre-paysage ». Une collaboration qui s'inscrit dans la continuité d'une résidence de création menée dans le massif de Belledonne.



Photo : Fabien Lainé

Le thème choisi cette année, « La montagne est une île », explore les liens symboliques entre territoires maritimes et espaces montagnards. Un dialogue poétique assumé par Simon Gauchet, originaire de Bretagne, qui voit dans les crêtes alpines « *des vagues immobiles au mouvement imperceptible* ». Le metteur en scène évoque également des correspondances humaines entre marins et montagnards, tous deux façonnés par des environnements exigeants.

Au-delà de la programmation artistique, « Rendez-vous au Manoir ! » confirme ainsi son ambition de transformer ce site historique en espace vivant, ouvert aux artistes, habitants, chercheurs et visiteurs de passage, dans une démarche mêlant culture, territoire et patrimoine. A évènement atypique à découvrir du 12 au 14 mai.

Rendez-vous au manoir !

VRAAC · **Hugo Vérit** · Mai 2026

Zoom sur le festival “Rendez-vous au manoir”

Du mardi 12 au jeudi 14 mai



FESTIVAL / Organisé par l'association Scènes obliques et en accord avec ses valeurs, **Rendez-vous au manoir** mêle arts vivants et regards singuliers sur le territoire de montagne. Ciné-concert, cirque ou balade philosophique, chacun s'y retrouve et tente de mieux comprendre ce lieu et son environnement. Pendant trois jours, un théâtre-paysage dans les jardins du manoir de Vaubonnais. *©Benjamin Le Bellec*

Manoir de Vaubonnais (La Pierre) - de 0€ à 15€ - Lien de l'événement

L'Arpenteur

LES AFFICHES · Cécile Alibert · Juin 2026

L'Arpenteur : une valeur refuge

Culture

L'Arpenteur, une valeur refuge

par **Cécile Alibert** • Publié le 13 juin 2026

Chaque année, il nous promet du «théâtre pentu» et de «la parole avalancheuse». Le festival de L'Arpenteur, organisé par l'association Scènes obliques, proposera cette année de «chercher refuge» aux Adrets, du 4 au 11 juillet.

« *Le festival, c'est une bourrasque qui vous emporte* », annonce Céline Saint-Martin, directrice générale de L'Arpenteur. Il faut dire que depuis son installation aux Adrets, il y a vingt ans, le temps fort de l'association Scènes obliques embarque avec lui tout un village. De l'hébergement des artistes chez l'habitant à la préparation du banquet final, une centaine de bénévoles participent au bon déroulement des festivités. Ici, on peut aussi bien assister à un spectacle, découvrir une exposition, partir en balade que s'asseoir pour boire un verre. « *Il y a l'idée d'avoir un endroit qui permet de vivre et pas seulement d'enchaîner les propositions artistiques* », assure la spécialiste.

Propositions artistiques…

Du 4 au 11 juillet, cette 31e édition invitera le public à « *chercher refuge* », une thématique en lien avec la montagne environnante. « *C'est une invitation qui ouvre des imaginaires différents, notamment en réaction au contexte planétaire, qui donne envie de se mettre à l'abri et d'être en collectivité* », complète Céline Saint-Martin. La programmation artistique prônera la diversité, autant dans les disciplines (cinéma, cirque, musique…) que dans les formats, avec des petites et des grandes jauges, en intérieur ou en extérieur, sur scène ou en mouvement. « *L'intérêt d'un festival est d'essayer de passer par tous les endroits pour pouvoir toucher tous les publics, toutes les générations, dans une recherche d'inclusivité, de proximité et de relation à l'international* », détaille la directrice générale. Durant la semaine, le collectif isérois Maison courbe proposera plusieurs *Rencontres sous l'arbre*. L'occasion d'assister à une performance, de prendre un petit-déjeuner ou de passer une nuit sous un platane. Le 9 juillet, Nicolas Lambert embarquera le public dans le récit de *La France, Empire*, tandis que le chœur de femmes La Mössa se produira en extérieur, le lendemain.

… et littéraires

L'événement n'oubliera pas de célébrer cette année encore la parole des auteurs. On retrouvera Antoine Choplin, romancier et ancien directeur artistique de L'Arpenteur, qui proposera un récit poétique et musical, le 8 juillet. Deux jours plus tard, ce sera au tour de l'illustratrice et auteure Marion Fayolle d'animer une journée créative, rythmée par un atelier et une balade littéraire. La semaine s'achèvera par le traditionnel banquet pentu, un repas préparé par les habitants qui sera suivi d'un bal. « *Ce jour-là, tout le village se mobilise pour faire la cuisine, monter les barnums, faire le service, tenir le bar…* », s'enthousiasme Céline Saint-Martin. *C'est un moment où l'on sent l'implication citoyenne, autant que le soin porté à accueillir ce festival et à lui donner une place dans la vie du village.* »

L'Arpenteur

VRAAC · Aurélien Martinez · Mai 2026

Festival de L'Arpenteur : la montagne est le coeur du projet artistique

Trente-et-unième édition pour l'Arpenteur, festival niché aux Adrets-en-Belledonne et déployant chaque année une programmation à la fois généreuse et exigeante. Rencontre avec Céline Saint-Martin, sa directrice générale.

« *Ici, on a peu d'espaces qu'on pourrait dire dédiés à la culture. Par conséquent, on essaie d'investir les lieux du village - comme le parc de la mairie, la cour de l'école, la salle des fêtes, des granges, la station de ski… - pour vraiment ancrer le festival sur le territoire.* » Chaque été depuis 1996, l'Arpenteur, son « *théâtre pentu* » et sa « *parole avalancheuse* » (ce sont les sous-titres poétiques affichés) se déploient au cœur du village des Adrets, à 750 mètres d'altitude dans le massif de Belledonne, entre Grenoble et Chambéry. Un cadre littéralement époustouflant pour l'un des festivals estivaux les plus passionnants et exigeants de la région, dont la programmation peut à chaque fois rivaliser avec celles des grands théâtres urbains.

« *Comme les gens ne sont pas forcément tous des habitués des lieux de spectacle, on se doit d'être responsables de la qualité des projets que l'on présente*, explique Céline Saint-Martin, directrice générale de l'Arpenteur. *Nous allons repérer des spectacles dans toute la France, tous les artistes sont professionnels, notre équipe travaille toute l'année et pas seulement sur le temps du festival. C'est donc en effet la même démarche qu'un théâtre, à ceci près qu'il faut qu'on aille peut-être encore davantage chercher notre public que les théâtres classiques.* »

Si le festival n'a pas fait d'étude récente pour obtenir des chiffres exacts, Céline Saint-Martin estime que le public de l'événement (4600 personnes l'an dernier) est en partie local, avec une moitié de voisins du massif de Belledonne et du Grésivaudan, une autre moitié d'habitants des agglomérations de Grenoble et Chambéry, et quelques personnes fidèles qui viennent de plus loin et prennent parfois des vacances spécialement pour l'Arpenteur. « *On a un public en quête de propositions artistiques un peu à la marge de ce qui se fait dans les grands festivals* », assure-t-elle, en vantant une programmation à taille humaine.

Décaler la montagne

L'Arpenteur est ainsi axé sur la création contemporaine, avec toutes les disciplines artistiques convoquées. Cette année, sous la thématique « chercher refuge » qui peut avoir un sens politique (Laetitia Cuvelier, la directrice artistique, parle de « *sombres temps* » dans son édito), l'équipe propose du théâtre (avec par exemple le très engagé Nicolas Lambert), de la poésie, de la musique ou encore pas mal de cirque - grâce notamment au collectif Maison Courbe.

Et aussi des propositions qui n'utilisent pas uniquement le cadre magnifique de la montagne, mais le décalent, voire jouent avec. À l'image de *La Fondation du rien* de la compagnie La Vaste Entreprise de Nicolas Heredia qui, sur le front de neige de la station de Prapoutel, proposera de « *s'inscrire à des activités annulées, pour pouvoir enfin profiter tranquillement d'un peu de temps libre* » (extrait de la note d'intention). De quoi indirectement soulever les questions actuelles autour de la montagne et de sa surexploitation à certaines périodes.

VRAAC Juin 2026 (suite et fin)

Au-delà de la carte postale

Car pour Scènes obliques, l'association fondée par Antoine Choplin qui pilote le festival, la montagne n'est pas qu'un cadre de carte postale, c'est l'ADN du projet. Depuis 2023, elle a même rajouté le sous-titre « Espace culturel de la montagne » sous son nom. « *C'était pour officialiser le fait que la montagne devient le cœur du projet artistique de Scènes obliques. On est passés d'une montagne comme lieu refuge, d'accueil et grand paysage, à une montagne comme sujet dans ce qu'on travaille* », résumé Céline Saint-Martin, qui rappelle que l'association a une activité à l'année, avec des résidences artistiques dans la durée ou encore d'autres événements : Rendez-vous au manoir, « *arts en chantier & fenêtres sur le paysage* » en mai à La Pierre, et L'Esprit des lieux, « *conversations d'altitude & utopies hors-pistes* » à l'automne à la station de Prapoutel.

Un travail mené conjointement avec les habitants, certains hébergeant les artistes chez eux le temps du festival, et bien sûr les artistes eux-mêmes. « *On a envie de leur donner une place dans ces enjeux de montagne. Car les artistes sont des gens qui sont aussi concernés par ce qui se passe sur les territoires, par les questions autour de l'écologie, du social, de la citoyenneté, de la relation au tourisme, des réalités de la montagne…* »

BEAUX QUARTIER · Prune Vellot · Juin 2026

Arts pluriels : L'Arpenteur



© Carmen Morand

Cette année, le festival de l'Arpenteur se fait refuge. Il vous accueille dans son écrin pentu pour quelques spectacles hors du temps. Cette édition 2027 sera l'occasion de renouer avec l'essentiel, avec du cirque entre terre et ciel *(Racin(e)s)*, du théâtre d'objets souterrain *(Sous terre)* ou encore de la danse dans une forêt mystérieuse *(Hêtre)*. Comme toujours, les propositions sont variées et poétiques, vous proposant tout à la fois de voyager vers un ailleurs et de vous interroger sur le monde qui nous entoure.

Du samedi 4 au samedi 11 juillet, aux Adrets-en-Belledonne. 04 76 71 16 48. scenes-obliques.eu

Sur les ondes

PODCAST

La tournée en herbe
Radio Grésivaudan

PODCAST

L'Arpenteur en arborescence
Radio Campus Grenoble

L'Arpenteur

DAUPHINE LIBERE· Emmanuelle Dufféale · Juin 2026

Trois spectacles à voir lors de la 31ème édition de L'Arpenteur



La Fondation du Rien avec Nicolas Heredia. Photo Marie Clauzade

Arts vivants, littératures, paroles scientifiques, arts visuels, rencontres insolites sur les pentes du massif de Belledonne... le festival de L'Arpenteur revient pour une 31e édition. Avec un thème : "Chercher refuge". Au programme, notamment, *La Fondation du Rien* avec Nicolas Heredia (dimanche 5 juillet à 21 heures, salle Pra Pillou/Les Adrets). Pour en finir avec les journées trop chargées, il a imaginé un très alléchant catalogue d'activités auxquelles on peut s'inscrire sans crainte, puisqu'elles seront systématiquement annulées.

Henriette ou la fabrique des folles (mardi 7 juillet à 21 h 45, cour de l'école/Les Adrets) parlera de la folie et de la façon dont nos sociétés la traitent et la cachent.

Avec *La France, Empire* , Nicolas Lambert (jeudi 9 juillet à 21 h 15 au parc de la Mairie/Les Adrets) déboulonne les idées reçues de notre passé et de notre présent colonial. Souvenirs personnels et roman national se télescopent.

L'Esprit des lieux

VRAAC · Hugo Vérit · Octobre 2026

Zoom sur l'événement **L'Esprit des lieux**

Vendredi 9 et samedi 10 octobre



ÉVÉNEMENT / Une visite de Prapoutel à la rencontre de celleux qui y vivent à l'année, un curieux spectacle mettant à l'honneur des marmottes souffrant de « *malformations industrielles* », un film sur le séjour de Roland Barthes dans l'ancien sanatorium de Saint-Hilaire-du-Touvet… Entre autres propositions de **l'Esprit des lieux**, événement qui s'interroge sur l'avenir des stations de moyenne altitude. À découvrir ! *©Benoît Tabita*

Les Sept Laux, Prapoutel - Gratuit - Lien de l'événement

Scènes obliques

WIDER MAG · Mathilde Boulesteix · Mai 2025

Sport, nature et culture : quels enjeux pour un développement durable des montagnes ?

Face aux nouveaux défis de la transition écologique, les territoires de montagne repensent leur offre touristique au-delà de la saison hivernale et des activités sportives. Dans cette réflexion, la culture se présente comme une alternative pour un développement durable d'un tourisme 4 saisons et une vie à l'année dans ces contrées perchées. Festivals, projets culturels de territoire, résidence d'artistes et nouvelles politiques culturelles, l'art s'invite sur les sommets.



Le CosmoJazz Festival rassemble chaque été des milliers de spectateurs au pied du Mont-Blanc © Christophe Boillon

Majestueuses et captivantes, les montagnes font partie du paysage, de l'histoire et de l'imaginaire français. Ces territoires aux reliefs escarpés représentent un patrimoine naturel et culturel, tant par la richesse de leurs ressources que par leurs héritages ancestraux. La singularité géographique et climatique montagnarde, aubaine ou contrainte soit-elle, a dessiné les contours de ces territoires perchés à tous les égards. Au fil des siècles, la montagne a pris bien des visages ; tantôt, terres pastorales, tantôt puits sans fond de l'ère industrielle avant de prendre un nouveau tournant au début du XXe siècle avec l'essor des sports d'hiver et le développement de stations de ski, construisant l'image d'Épinal montagnarde des temps modernes, indissociable du ski et des pratiques outdoor. Devenu en quelques décennies l'un des piliers de l'activité économique de ces régions, le tourisme de sports d'hiver et d'activités de plein air, conditionne aujourd'hui le développement démographique et social des massifs français. Mais, il y a toujours un « mais... Et qu'il semble loin le modèle de la doctrine neige et de l'offre tout ski des années 70. La terre chauffe et l'or blanc porte de mieux en mieux son nom du fait de sa rareté. Dans le contexte du changement climatique, la dépendance de ces territoires au tourisme hivernal ne semble plus viable dans l'optique d'un développement durable. Le blanc disparaît peu à peu de la carte postale et oblige à repenser la vie là-haut. C'est ainsi, que l'idée d'une montagne 4 saisons commence à germer depuis quelques années dans les discours politiques et les aspirations communes, qu'elles soient touristiques, économiques, sociales ou environnementales. Et qui dit 4 saisons, dit vie à l'année, dit vie locale, dit services publics, dit offre culturelle... Et si l'on regardait les sommets par le prisme des arts ?

WIDER MAG (suite)

« Le monde de l'art n'est pas celui de l'immortalité, c'est celui de la métamorphose » disait André Malraux, premier ministre de la Culture à tout jamais, et grand architecte de la démocratisation culturelle en France. S'il est sûrement déjà trop tard pour que la beauté ne sauve le monde et que les neiges ne seront peut-être plus jamais éternelles, il y a encore de belles histoires à écrire sur les sommets et de nouveaux regards à porter sur les hauteurs. Vous courriez, grimpiez, voliez, skiez ? Eh bien dansez, maintenant.



Dans les Hautes-Alpes, l'espace culturel de Chaillol propose une programmation ancrée sur son territoire © Alexandre Chevillard

Culture (s)

Dans ces multiples réflexions sur la transition écologique des territoires de montagne, la question de la culture n'est certes pas une évidence et ne saute pas aux yeux des exploitants et promoteurs, avides de rentabilité. Dans le marché de l'offre et de la demande, l'exception culturelle française ne remplit pas les caisses ! Pourtant, quelques irréductibles ont tenté de voir au-delà d'une saison et imaginer un développement territorial durable et proposent une nouvelle voie à travers les montagnes. Une culture et des cultures pour découvrir ou redécouvrir ces scènes obliques et offrir un nouveau moyen d'expression à la verticale. Un travail commencé en son temps par André Malraux, aux premières heures des politiques de décentralisation culturelle dans les provinces et campagnes, mais comme stoppé net à la porte des montagnes, enivrées des vapeurs de sueur du sport. Dans ces contrées, la culture a souvent été envisagée comme un plan B pour les jours de pluie. - « L'aiguille du midi est fermée ? On pourrait éventuellement aller voir les céramiques de Chagall et de Matisse à l'église de Passy ? Faute de mieux... » - Des millions de personnes font la ronde chaque année dans les plus grands musées du monde pour voir les œuvres de maîtres, ces mêmes personnes font la queue aux remontées mécaniques, ignorant les chefs-d'œuvre se trouvant juste à côté. La culture en montagne est une activité secondaire et principalement abordée dans sa dimension patrimoniale et traditionnelle. Une culture figée dans le passé, folklorique parfois ou coupée du reste du monde... Mais ça, c'était avant ! Un nouveau vent souffle sur les sommets. Entre le bruit des dégaines, le halètement du traileur et le grincement des skis sur la neige, on peut entendre dans l'écho des montagnes une symphonie de Schubert ou les vers de Racine et observer entre la roche et la neige, de nouvelles couleurs et nouvelles chorégraphies. Les arts vivants et la création contemporaine font à présent partie du décor.

WIDER MAG (suite)

4 saisons et 1 saison culturelle

N'en déplaise à Vivaldi, l'art n'a pas de saison ! Un alexandrin, un concerto ou la volupté d'un tour de danse peuvent s'apprécier tout autant dans la chaleur d'un solstice d'été que dans le froid mordant de l'hiver, le flamboyant de l'automne ou les senteurs du printemps. Là où les pratiques sportives outdoor sont conditionnées par les éléments, l'art s'en nourrit et compose avec. Les terrains alpins se sont ainsi petit à petit révélés être d'incroyables ateliers de création grandeur nature et des espaces culturels à ciel ouvert. Au-delà des « offres touristiques », des projets culturels de territoire, des politiques de démocratisation et de droits culturels* accompagnent aujourd'hui le développement des destinations montagne et la vie locale de ses régions. Dans cette dynamique, les collectivités et associations se sont engagées sur un nouveau chemin entre vallées et sommets pour promouvoir la création artistique et l'offre culturelle sur fond de montagne. On vous présente trois associations qui font écho là-haut !



L'association L'Envers des pentes invite les artistes dans les refuges © Cassandra Naigre

L'envers des pentes et les refuges de l'art

Les paysages de montagne offrent des espaces de création atypiques. Comme les alpinistes et autres grimpeurs trouvent leur inspiration dans ces reliefs aux multiples textures, les décors montagnards sont propices à la créativité artistique. L'association grenobloise « L'envers des pentes » a lancé un programme de résidences en refuge de montagne pour s'immerger dans la réalité de ces lieux et territoires spécifiques.

> *« En plus d'être situé dans un environnement particulier, cet habitat, dont les contraintes techniques sont déterminées plus qu'ailleurs par un climat, un environnement et une fonction première de « refuge » est un haut lieu de proximité, d'échanges et de relations humaines, propice à des réflexions esthétiques, politiques, écologiques et sociétales. »*

La montagne se transforme alors en espace de création, les refuges, en lieux d'exposition et les randonneurs et alpinistes, deviennent de nouveaux spectateurs... Cet été, plusieurs artistes prendront résidences au sein de différents refuges dans les Écrins.

WIDER MAG (suite et fin)



Scènes obliques : l'espace culturel de la montagne

L'association « Scènes Obliques », fondée en 1992 par l'écrivain Antoine Choplin s'attache à la conception et à la mise en œuvre de nouveaux espaces dédiés à l'art et la culture sur les territoires de montagne. Adossée aux pentes de Belledonne, l'association travaille au développement culturel du massif et de la vallée du Grésivaudan, mais ses inspirations, aspirations et objectifs vont bien au-delà de frontières administratives. À travers différents rendez-vous et actions, l'association œuvre pour réunir les arts, l'univers montagnard et l'écologie, avec notamment un projet de lieu : l'ECIM, l'Espace culturel international de la Montagne, pour ancrer cette relation entre culture, territoire et développement durable. Chaque été le festival L'Arpenteur donne les couleurs le temps de quelques jours de ce projet à long terme.

> *« La montagne rassemble des vies, des gens, mais aussi des savoir-faire, des écosystèmes et une poésie au-delà de chaque massif comme une passerelle vers d'autres pays. Dans la dimension culturelle, il y a vraiment cette idée de se dire que la culture n'est pas que cantonnée à la dimension artistique. C'est vraiment faire culture. Il y a une notion d'hybridation, notamment avec les pratiques sportives ; faire que la culture participe à des problématiques globales liées à la montagne. » Céline Saint-Martin, codirectrice de Scènes Obliques.*

L'espace culturel de Chaillol : une itinérance musicale

L'Espace culturel de Chaillol dans les Hautes-Alpes s'est développé en itinérance pour épouser au mieux les spécificités démographiques, géographiques, économiques et culturelles alpines. Scène conventionnée « Art en territoire » depuis 2019, l'Espace culturel de Chaillol, n'a pas de structure attachée ; « l'espace culturel » c'est le territoire. Les missions de l'Espace culturel de Chaillol se manifestent à travers trois volets majeurs : une saison musicale programmée sur différents lieux, un projet d'actions de médiation et de transmission culturelles et un festival estival itinérant entre concerts, ateliers et rencontres.

> *« Au-delà de ces publics spécifiques, l'Espace Culturel de Chaillol développe une conception extensive de la notion de médiation, que favorisent l'itinérance et l'exposition permanente de son équipe aux réalités du territoire. L'Espace Culturel de Chaillol investit chaque temps d'échange, formel autant qu'informel, pour mettre en sens ce qui est proposé. » Michaël Dian, directeur de l'Espace culturel de Chaillol*

Scènes obliques

Dauphiné libéré • Janvier 2026

Le festival de L'Arpenteur à la recherche de nouveaux soutiens

Le Grésivaudan

Le festival l'Arpenteur à la recherche de nouveaux soutiens

L'association Scènes obliques poursuit son rêve en 2026, celui d'une culture ouverte et accessible à tous en Belledonne. Confrontée à la baisse des soutiens publics, elle a décidé de lancer une campagne de mécénat « pour préserver ce bel esprit de l'Arpenteur » et pérenniser ce rendez-vous artistique singulier, qui cartonne en montagne.



Céline Saint-Martin et Laeticia Cuvelier, les co-directrices du festival. Photo Le DL/Emmanuelle Dufféal

Alors que les réductions de subventions publiques mettent sous tension nombre de structures culturelles, l'association Scènes obliques, implantée au cœur du massif de Belledonne, lance une grande opération de mécénat pour soutenir sa prochaine édition du festival L'Arpenteur. La 31e. Ce rendez-vous estival singulier, né en 1992, s'est imposé au fil des années comme un laboratoire artistique en altitude. Dans ces versants pentus de Belledonne se croisent poésie, théâtre, sciences humaines et paysages alpins.

Depuis plus de trois décennies, Scènes obliques défend avec constance une idée forte: la culture n'appartient pas qu'aux grandes villes. Elle se tisse aussi dans les vallées, les hameaux et les cols. Son projet artistique, à la fois exigeant et ancré dans le réel, cherche à faire dialoguer artistes, chercheurs et habitants autour de la montagne comme territoire d'inspiration et de vie.

« Nous travaillons à inventer des espaces pour l'art là où il n'en existe pas », explique Céline Saint-Martin, qui coordonne Scènes obliques. « Le mécénat ouvre de nouvelles perspectives : c'est une manière de consolider notre action culturelle tout en maintenant une accessibilité pour tous. Nous voulons que la culture reste présente et vivante sur ces territoires éloignés des grands lieux de diffusion. » C'est pour cela aussi que l'association a mis en place il y a trois ans sa billetterie solidaire. « Parce que nous souhaitons que nos propositions soient accessibles à tous ». Concrètement les rendez-vous de l'Arpenteur « sont proposés en accès libre ou gratuit » précise Céline Saint-Martin de Scènes obliques. Une participation libre qui conseille toutefois une participation de 5 €. Ensuite chacun peut sans condition d'accès, choisir le tarif le plus juste.

Ainsi chaque été, grâce au festival L'Arpenteur, les chemins de randonnées du massif et les sommets alentour se transforment en scènes éphémères avec l'idée d'une expérience où le spectateur se confond avec le marcheur, et que leurs pas communs forment une écriture du paysage.

Maintenir la gratuité

Une belle idée qui a un coût. Les Scènes obliques sont aujourd'hui subventionnées à hauteur de 70 %. La commune des Adrets, le Grésivaudan, le Département, la Région et le ministère de la Culture sont un soutien fort. Le reste dépend de la billetterie, de l'adhésion et du mécénat. Pour poursuivre cette aventure, Scènes obliques anticipe et mise aussi sur la générosité du public. L'association explique que « les dons ponctuels ou réguliers permettront de maintenir la gratuité des rendez-vous, de soutenir l'emploi local et de prolonger les ateliers menés auprès des jeunes ou des publics éloignés de l'offre culturelle ». Dans son appel au soutien, elle détaille : « 15 euros offrent une place de spectacle à un jeune ; 200 euros financent un atelier pour quinze personnes. » Et puis le mécénat est encadré par la loi et ouvre droit à des réductions fiscales (66 % pour les particuliers, 60 % pour les entreprises). Un argument de plus pour inciter les bienfaiteurs.

En parallèle, Scènes obliques rappelle que c'est possible aussi d'adhérer (10 € par an, 1 € moins de 25 ans). Une autre manière de soutenir le réseau des Arpenteurs convaincus que la montagne est aussi un bon bouillon de culture. En 2026, la montagne ne sera pas qu'un décor, elle sera une source inépuisable de création et de rencontre. D'ailleurs elle fêtera les 20 ans des « Veillées en Belledonne ».

▸ 2025 année historique

Pour ses 30 ans d'existence, le festival a cartonné, près de 4 500 personnes ont assisté à ce rendez-vous. Une belle édition qui donne l'occasion d'un petit bilan chiffré.

Scènes obliques ce sont donc trois événements: Rendez-vous au Manoir, L'Arpenteur et L'Esprit des lieux. Soit 58 rencontres, spectacles, conversations, expos, performances ; 118 artistes, chercheurs, grands témoins invités, donc 6 300 personnes accueillies en tout sur l'année ; six semaines d'accueil : 12 lieux investis en Belledonne ; 100 bénévoles ; 1 800 heures de bénévolat et autant de repas servis au bivouac ; 20 parcours sur mesure (culture et montagne, culture et patrimoine) ; 250 heures d'atelier (marches apprenantes, ateliers artistiques, journées thématiques) et pas moins de 300 participants aux ateliers notamment des jeunes collégiens du Grésivaudan ou des personnes éloignées de la culture.

• **Emmanuelle Dufféal**

Pour soutenir l'Arpenteur www.scenes-obliques.eu

Scènes obliques

LIBERATION· Eve Beauvallet • Juin 2026

En moyenne montagne, les artistes sur la piste d'un après-ski



Utopie touristique des années 70, les Glovettes de Villard-de-Lans accueillent désormais des artistes en résidence. MAXIME VERRET



Scènes obliques ouvrira samedi son festival



En moyenne montagne, les artistes sur la piste d'un après-ski

Sur les pentes du massif de Belledonne, l'association Scènes obliques interroge le rôle que la culture peut jouer dans la transition d'un territoire bouleversé par le réchauffement climatique. Un projet mené en grande proximité avec les habitants et des chercheurs en sciences sociales.

Par **ÈVE BEAUVALLET** Envoyée spéciale aux Adrets (Isère)

L'horizon sera-t-il bouché encore longtemps ? Mi-mai, à 1 350 mètres, sur les pentes du massif de Belledonne, à équidistance de Grenoble et de Chambéry, la voiture chemine péniblement au cœur d'un nuage obstruant toute visibilité à plus de 20 mètres. Quand soudain, une trouée magique dans le brouillard révèle un rêve de modernité des années 70 : deux villages vacances en béton désormais occupés neuf semaines par an, en ce moment vidés de leurs habitants, un télésiège à l'arrêt, des sapins noirs gothiques. Bienvenue à Prapoutel-les 7 Laux, modèle de station de sports d'hiver dite «intégrée», créée ex nihilo pour les classes populaires françaises à l'apogée des plans neige. Une ambiance fantomatique à faire fantasmer tout cinéaste, photographe, romancier amateur de *Twin Peaks*…

Précisément. Plusieurs artistes ont déjà séjourné ici, réchauffant les lits froids des villages-vacances. Ils ne viennent pas seulement séduits par l'esthétique des lieux mais aussi préoccupés par la bascule en cours. Confrontés au réchauffement climatique (et on en perçoit douloureusement les effets) et à la raréfaction de la neige, plusieurs territoires de moyenne montagne poursuivent une réflexion sur leur transition, cherchant d'autres modèles économiques et d'autres imaginaires que celui des *Bronzés*. De leurs côtés, confrontés à une crise sans précédent du modèle de production et de diffusion hérité d'André Malraux et Jack Lang, une poignée d'artistes et d'acteurs de la culture tentent eux aussi de changer de logiciel, lâchant un monde de surproduction d'œuvres pour créer plus étroitement avec les habitants, pour des contextes spécifiques, dans une conception renouvelée du service public de la culture. Ces deux mondes qu'on tient pour indifférents l'un à l'autre auraient-ils des choses à se dire ?

UNE DIMENSION POLITIQUE RÉCENTE

La question occupe à temps plein Scènes obliques, une drôle de structure culturelle sans lieu fixe, dont on croise les bureaux en redescendant dans le petit village des Adrets (1 000 habitants). On lui doit notamment d'organiser chaque année en octobre, au cœur de la station désertée, d'insolites dialogues entre techniciens de maintenance sur dameuses, guides de haute montagne, géologues, chercheurs en économie des stations de sports d'hiver, responsable tourisme des communautés de communes avoisinantes, chercheurs en politiques culturelles, agents de l'Office national des forêts (ONF) et artistes performeurs comme Abraham Poincheval ou Chloé Moglia. Lors de ces rencontres, l'an dernier, Emmanuelle Georges, spécialiste des transitions des territoires de montagne,

Libération · Juin 2026 (suite et fin)

CULTURE/



de l'Arpenteur, «théâtre pentu et parole avalancheuse». PHOTO FABIEN LAINÉ

rappelait à quel point la culture revoyait son rôle en ces lieux. Une évolution récente : dans les années 90 et jusqu'en 2020, la culture servait principalement à diversifier les activités touristiques estivales : toutes les stations avaient leur festival de cinéma ou de musique, on créait des visites guidées dans les stations intégrées en leur donnant une dimension patrimoniale, on valorisait les chapelles et le petit patrimoine baroque et on mobilisait la culture pour concevoir des circuits touristiques. Depuis le Covid, *«nous sommes entrés dans une autre période, avec beaucoup de facteurs de vulnérabilité qui s'entrechoquent et la culture revient avec un important angle social, révélant les attachements que les habitants peuvent entretenir à leur territoire»*.

Il suffit de regarder autour de vous : par-delà Chartreuse, Vercors et Belledonne, plusieurs projets cousins ont émergé en quelques années. Le festival de Chaillol, qui déambule dans les Hautes-Alpes à l'été, mais aussi la Villa Atelier, créée par Chloé Latour (fille du philosophe Bruno Latour) dans le Trièves un peu plus au sud, ou encore la résidence de Villa Glovettes, située derrière la majestueuse muraille rocheuse. Là-bas, dans une autre station de ski de moyenne montagne, sur les hauteurs de Villard-de-Lans, s'étend une barre d'immeuble des années 70 de 200 mètres de long, les Glovettes. Une sorte d'utopie touristique pensée pour accueillir 5 000 personnes avec hôtel, patinoire, tennis, piscine… Depuis le Covid, il se métamorphose à chaque intersaison en résidence d'artistes, avec l'ambition d'établir des liens avec le monde agricole. *«La vacance touristique et son rythme binaire sont devenus notre philosophie»*, explique Agathe Chion pour l'Observatoire des politiques culturelles, créatrice de ce projet volontiers tourné vers la mémoire agraire et le patrimoine local immatériel du Vercors.

Il y a encore dix ans, les lieux culturels implantés en montagne ne se racontaient pas nécessairement qu'ils menaient des projets à dimension politique. Contrairement à aujourd'hui où le réseau se développe, ils ne se connaissaient pas forcément entre eux. Pourtant, Scènes obliques existe depuis trente ans. *«Mais nous aussi avons opéré une transition»*, raconte la directrice, Céline Saint-Martin. Avant, cette dernière se donnait comme mission d'inviter des artistes à sortir des lieux culturels pour jouer, lire ou exposer dans des refuges de montagne, cafés, épicerie, petites salles des fêtes mais aussi sites naturels majestueux. Le projet touchait des gens qui ne seraient pas venus en salles. *«Et peu à peu, grâce aux artistes eux-mêmes, qui se passionnaient pour nos problématiques sociales et environnementales, on est passé de la montagne comme décor à la montagne comme sujet.»*

Scènes obliques s'est politisé, a développé des résidences longues, des partenariats avec le laboratoire de sciences sociales Pacte mais aussi l'Institut national de recherche pour l'agriculture, l'alimentation et l'environnement (Inrae). D'un espace insolite de diffusion artistique, le massif de Belledonne est devenu un terrain de création. Dans quelques jours, Scènes obliques ouvrira son célèbre festival de l'Arpenteur, *«théâtre pentu et parole avalancheuse»* tel qu'il se sous-titre. Dans ce cadre, l'artiste croate Ivana Müller organise un bivouac, pour raconter la broderie collective d'une grande carte affective du massif, qu'elle conçoit cette année avec 90 habitants. Un projet lauréat de la Fondation de France suivi par des chercheuses de Pacte.

NOUVEAUX USAGES ET VIEUX RITUELS

Depuis quelque temps, Scènes obliques a aussi changé d'intitulé et se présente désormais comme *«espace culturel international de la montagne»*. La structure est cheffe de file d'un projet européen lauréat du programme Europe Creative sur la transition des territoires de montagne : 200 000 euros répartis entre partenaires français, italien, suisse. Avec la Scène nationale de Chambéry, elle porte aussi un projet de recherche transfrontalier, engageant le massif de Belledonne, Neufchâtel et Turin. *«Un projet scientifique autour des avalanches et éboulements, qui associe des artistes»*, précise Simon Gauchet, metteur en scène associé au projet.

Aujourd'hui même, cet artiste spécialisé dans les créations «in situ» revient d'une virée de dix jours dans la vallée des Villards, de l'autre côté du massif, avec une quinzaine de collaborateurs. Avec le dramaturge Guillaume Lambert et la paysagiste Léa Muller, ils ont conçu cinq prototypes d'œuvres nés d'échanges avec les habitants de cette vallée de 300 habitants répartis sur 10 000 hectares. Une vallée qui *«ne va pas très bien»*, résume ce soir au micro Jacqueline Dupenloup, lors du mini-festival Rendez-vous au manoir, organisé dans le village de La Pierre. La maire de la commune de Saint-Alban-des-Villards, communiste engagée dit-on pour la survie de sa vallée très éprouvée par la fin de l'«or blanc», a joué les entremetteuses pour que les artistes rencontrent, qui un jeune pisteur secouriste, une prof de philo à la retraite, un chasseur, un botaniste… Des profils qui ne votent pas tous de la même façon. *«Et vous savez quoi ?* tease l'élue. *Pas un seul n'a refusé la rencontre. Les gens, ici, étaient émus que des jeunes gens d'ailleurs soient aussi curieux de leurs histoires.»*

Parmi les prototypes, *la Grande Attraction* rêve aux usages possibles du télésiège de Saint-Colomban-des-Villards, petite station qui a fermé l'hiver dernier. D'autres s'emparent de vieux rituels locaux, comme ces chambres en bois mobiles qui trimbalaient les objets précieux. D'autres encore, après avoir collecté des légendes du coin, ont travaillé sur le merveilleux à partir des fayattes, ces fées qui, selon les récits anciens, venaient aider les habitants dans leurs tâches domestiques et agricoles. Les prototypes ont été présentés lors d'un faux conseil municipal avec de vrais élus et habitants, qui s'activent dès lors pour en faire financer au moins un. La Scène nationale de Chambéry, partenaire sur le projet de la vallée des Villards, vient de perdre 120 000 euros de ses tutelles. Scènes obliques a vu, comme les autres, ses subventions de l'Etat fondre l'an dernier. Et ce soir, avant de s'attabler au grand buffet sur la place de la mairie, des maires, des gens du département, ou membres des communautés de communes parlent aussi beaucoup de cela : comment financer ces projets ? Quels modèles de financement à réinventer ? ◆



Une visite de Prapoutel-les 7 Laux organisée par Scènes obliques en octobre 2024. FABIEN LAINÉ

LE FESTIVAL DE L'ARPENTEUR
organisé par Scènes obliques du 4 au 11 juillet aux Adrets (Isère).

Scènes obliques

LIBERATION· Eve Beauvallet · Juillet 2026

La course éperdue et inégalitaire au mécénat privé

La course éperdue et inégalitaire au mécénat privé

Pour pallier la baisse des financements publics, les acteurs culturels se lancent dans une quête aléatoire pour décrocher des ressources souvent instables.

Juste après *«on n'a plus d'argent, il faut couper»*, vient généralement cette phrase dans la bouche des élus locaux et autres partenaires publics: *«Peut-être pourriez-vous chercher plus d'argent privé?»* Voici pour les phrases types qu'entendent, en boucle, les directeurs et directrices des théâtres et musées publics français en 2026. Si l'on se fie à Bercy, il n'y aura pas de hausse des budgets dans les cinq années à venir, alors, ici, sur les terrasses avignonnaises, ça parle beaucoup des *«alternatives»*. Mais bien sûr, l'argent privé! Merci pour l'idée! Joséphine Checco, directrice de la Faïencerie de Creil (Oise) n'y avait jamais pensé! Plus sérieusement: nommée en 2019 à la tête d'un théâtre cruellement déficitaire, la quadragénaire n'a pas attendu la fonte inédite des subventions, ces derniers mois, pour accélérer sa quête de fonds privés.

Elle sait réciter, depuis des années, la liste de toutes les entreprises de l'Oise, des hypermarchés Auchan à la banque CIC. Comme elle, partout en France, dans les théâtres et les musées, ses collègues du réseau public accélèrent leur quête de location d'espaces et de mécénat. *«C'est panique à bord, tout le monde veut s'y lancer en même temps, sans avoir le réseau, la formation, les moyens de créer des postes dédiés»*, confirme une directrice régionale des affaires culturelles dont le téléphone sonne tous les jours: des collectivités, des associations, des musées, qui veulent savoir *«si ça vaut vraiment le coup»*. La CGT spectacle, présente dans 380 structures du spectacle vivant, déplore une *«quête effrénée»* de mécénat. A la Fondation de France, on confirme l'augmentation du nombre de sollicitations.

«Les entreprises vont mal»

Depuis 2003, les acteurs culturels sont plus ou moins habitués à mobiliser cette loi Aillagon, qui a permis la mise en place du dispositif de mécénat le plus incitatif au monde: une entreprise versant 100 euros à une structure culturelle française en défiscalise 60%. Mais il y eut un grand virage en 2024, rappellent les syndicats, année où le ministre des finances Bruno Le Maire a annulé 96 millions d'aides à la création et avait fait porter cette coupe en premier lieu par les grands opérateurs culturels de l'Etat: leur prestige symbolique leur permettait plus facilement de lever des fonds. Booster le mécénat fait donc désormais partie des missions de l'Opéra de Paris, de l'Odéon, la Colline ou la Comédie-Française, tel qu'écrit noir sur blanc dans le programme 131 de la loi de finances. En février, un rapport de l'inspection générale des affaires culturelles préconisait de passer à la vitesse supérieure.

Pour l'heure, il ne pèse pas grand-chose dans les budgets. Au micro de France Culture, le politologue Vincent Guillon rappelait son poids par rapport au financement public: moins de 1 milliard d'euros de fonds privés contre 19 milliards de fonds publics pour la culture. Mais quelle est la marge d'évolution? Alors que la France est le pays le plus généreux au monde en matière d'incitation au mécénat, seules 9% des entreprises y ont recours.

Hors Paris et grosses métropoles, le chantier est énorme. Et le sujet de l'iniquité territoriale revient en boucle: entre territoires riches et plus pauvres, mais aussi entre territoires plus ou moins saturés en structures culturelles. Le baromètre de l'Admical (Association pour le développement du mécénat industriel et commercial) montre que le mécénat sur le territoire est très dynamique côté PME et ETI (entreprises de taille intermédiaire), mais va davantage au financement du club de foot local qu'au Centre dramatique national. *«Après le Covid, le mécénat est parti vers le social, et après les JO, il est parti dans le sport,* résume un directeur. *Il faut œuvrer à ce qu'il revienne davantage vers la culture, mais les entreprises vont mal: la Société générale a stoppé ses appels à projets culture, la Fondation Carasso* [fondation familiale, abritée par la Fondation de France, ndlr] *a diminué son fonds de dotation…»*

Avec 2,5 postes dédiés à la quête de fonds privés, le Mucem à Marseille ne joue pas dans la même cour que le musée Picasso à Paris, qui n'a qu'à décrocher son téléphone pour voir affluer les grands donateurs américains. A Aubusson (Creuse), la directrice de la plus petite Scène nationale de France, Christine Malard, fait ce qu'elle peut, sans moyens pour créer un poste destiné à trouver… plus de moyens. *«A chaque fois que je rencontre des entreprises en Creuse pour parler de nos difficultés, elles me parlent d'à quel point elles aussi galèrent!»* Celles qui donnent choisissent la structure d'à côté, la prestigieuse Cité internationale de la tapisserie, une manufacture royale qui attire touristes nationaux et internationaux.

Les projets culturels axés sur les enjeux sociétaux partent souvent avec une longueur d'avance, comme l'Espace culturel international de la montagne-Scènes obliques, tourné vers l'hybridation entre art et transition environnementale. Alors que la direction régionale des affaires culturelles baissait, l'an dernier, ses subventions, la Fondation Carasso a soutenu ce projet à hauteur de 50000 euros sur trois ans, et la Fondation de France, de 25000 euros sur trois ans.

Mais quel que soit le montant des enveloppes, tout le monde est d'accord: le mécénat est un revenu complémentaire trop instable et précaire qui ne peut se substituer à la subvention. Et qui se construit sur un temps long. Les grands opérateurs culturels basés à Paris ont mis, pour certains, quinze ans à lever 4% de leur budget. *«Si, la première année, tu lèves 30000 euros c'est déjà bien, et ça représente le coût d'un spectacle ou d'un projet d'éducation artistique et culturelle»*, confie l'un d'eux.

Au cœur de Lyon, au théâtre de la Croix-Rousse, Courtney Geraghty veut bien, dit-elle, *«être une élève modèle»*: sans possibilité de créer un poste dédié, elle est fière d'avoir réussi à lever 3000 euros par ci, 5000 euros par là. Mais que pèsent ces 11000 euros de mécénat face aux 45000 euros de pertes de subventions? Après une sélection en quatre étapes, des mois à s'activer pour créer des vidéos sympas, des pitchs punchy et sensibiliser sur les questions d'inclusion et de mobilité, Joséphine Checco et son équipe de Creil ont décroché le soutien d'une banque pour financer une tournée de cyclo-concerts dans des communes alentour. Elle a reçu une enveloppe de 15000 euros, non reconductible, sur un projet qui en coûte 87000. Il faudra donc recommencer à pousser le rocher de Sisyphe l'an prochain. Mais pas le choix: en avril, la directrice apprenait la baisse cumulée de 110000 euros de ses partenaires publics – seule la ville de Creil, désormais LFI, a maintenu son budget. *«Le mécénat, à cet instant T, c'est juste de la survie.»*

L'argent des niches fiscales

A la CGT comme au Syndicat national des entreprises artistiques et culturelles, on liste les risques: *«Iniquité territoriale, versatilité des mécènes* [les financeurs publics sont-ils plus fiables? ndlr], *mais aussi indépendance: la tentation peut être grande de tordre les projets artistiques pour épouser les grands "trends"* [tendances, ndlr] *sociétaux – environnement, inclusion… – et rentrer dans le cahier des charges de l'entreprise* [les dons conditionnés à certaines thématiques existent aussi côté fonds publics, ndlr].» Au lieu de déléguer au privé les politiques culturelles, mieux vaudrait, selon les syndicats, réabonder la puissance publique en allant chercher l'argent dans les niches fiscales. Les conclusions de l'enquête parlementaire du Sénat sur les mécanismes de financement des politiques publiques par des fondations de droit privé, rendues mercredi 15 juillet, abordent le sujet.

Reste que, derrière le seul argument financier, celui du lien social avec les entreprises et leurs salariés est brandi par nombre d'acteurs culturels, qui voient dans le développement du mécénat un levier intéressant pour impliquer différentes sphères d'activités, lier avec le tissu économique, et parer les coups contre le prétendu *«milieu élitiste qui ne se parlerait qu'à lui-même»*. Certains professionnels réclament donc plus d'accompagnement et de stratégie du côté du ministère. Pour l'heure, le service mécénat du ministère n'est composé que de trois personnes. Et même si l'Etat tente de dynamiser des «pôles régionaux» dédiés, seule la région Grand-Est dispose d'un poste à plein temps.

ÈVE BEAUVALLET
Envoyée spéciale à Avignon



Au Festival d'Avignon, le 10 juillet. PHOTO STÉPHANE OUZOUNOFF. HANS LUCAS

Libération · Juillet 2026 (suite et fin)



Pour les chargés de diffusion, le défi constant de trouver des scènes aux artistes

Courroie de transmission entre les artistes et les programmateurs, cette profession slalome entre mille embûches pour parvenir à faire «tourner» les œuvres.

Plus difficile que l'épreuve des «yeux dans le brouillard» de Koh-Lanta, que celle du «Viking» de Fort Boyard, il y a le métier de chargé de diffusion dans le spectacle vivant. Défi final au Festival d'Avignon off 2026 : dans une ville fortifiée plombée par 40 °C, où 1 700 spectacles se disputent la venue des programmateurs de lieux culturels, où l'infâme couperet budgétaire s'abat à la façon d'une catapulte avec un rythme métronomique, vous devrez vendre des dates de tournée à des théâtres et festivals qui n'ont plus de créneaux à proposer. Le 9 juillet, pour lancer l'événement, une étude était dévoilée montrant, sans surprises, que le nombre moyen de représentations par pièce chutait de 8,7 pour la saison 2025-2026 à 4,7 en 2026-2027. Sonnées par les coupes budgétaires cumulées, notamment des régions et de l'Etat, les structures culturelles du réseau public n'ont plus d'autres choix que de réduire l'amplitude des programmations artistiques si elles veulent éviter les plans sociaux dans leurs maisons. Moins retentissant que des licenciements massifs, mais ce sont bien les équipes artistiques intermittentes des différents spectacles et compagnies qui, variable d'ajustement au fil des annonces, restent in fine sur le carreau.

Turbot. Marine Mussillon du bureau Altermachine et Caroline Berthod d'Aventurine et Cie sont chacune dans les starting-blocks devant les salles du théâtre du Train bleu ou de l'Extra-la Manufacture, au Festival d'Avignon. Dans leurs mains, elles tiennent la liste des professionnels invités dans leurs petites guérites. Les pupilles alertes et mobiles, elles guettent, dans la foule des spectateurs agglutinés, leurs «cibles», tentent de ferrer le poisson – l'équivalent du bar de ligne ou du turbot étant, par exemple, les directions de grands festivals internationaux.

> «C'est dur psychologiquement, il faut savoir encaisser les absences de réponses.»
> **Marine Mussillon**
> chargée de diffusion

Marine Mussillon, 30 ans, travaille pour des artistes très repérés comme Lorraine de Sagazan, mais défend aussi sur le festival cette année des émergents comme Jeanne Lazar et Timothée Lerolle. Caroline Berthod, 46 ans, se dédie exclusivement aux artistes féminines émergentes. Elles ont l'air vaillantes et heureuses, pourtant plus personne ne veut faire leur métier. Les artistes, pour qui il est suicidaire de s'aventurer dans Avignon sans l'une de ces professionnelles, font face à une pénurie de chargés de diffusion. *«Dans ce contexte, c'est trop ingrat. C'est dur psychologiquement, il faut savoir encaisser les absences de réponses»*, reconnaît Marine Mussillon.

Comme le «tourneur» dans la musique, ou le «distributeur» dans le cinéma, il faut avoir le talent de comprendre quel projet artistique s'articulera avec quelle maison, en fonction d'une esthétique, d'un contexte politique, d'une particularité territoriale, d'une affinité morale, d'une actualité thématique. *«Donc si tu proposes plusieurs projets à côté de la plaque, tu perds la confiance des partenaires, évidemment»*, résume Marine Mussillon qui *«défend»* au Train bleu *le Cheval qui peint*, fantaisie proche des arts visuels *«avec une écriture poétique et absurde proche d'un Philippe Quesne»*. Pour ce genre de forme laborantine, l'espace de diffusion est aujourd'hui moins vaste que pour les pièces narratives à thématiques sociétales claires (avortement, cause LGBT, violences faites aux femmes) portées par les artistes exclusivement féminines défendues par le bureau de Caroline Berthod.

A l'année, pendant les saisons, les diffuseurs ne voient pas les programmateurs, qui ne se déplacent plus autant qu'avant : le coût des transports, entre autres, est devenu bien trop élevé pour aller voir une création à Toulouse quand on habite à Paris. *«Quand j'ai commencé il y a dix ans*, raconte Marine Mussillon, *les saisons s'étendaient de fin septembre à mi-juin. Aujourd'hui, elles courent de mi-octobre à mai, et se mettent à l'arrêt pendant plusieurs mois.»* Toujours pour la même raison : diminuer le nombre de représentations pour juguler les dépenses et donc autant de créneaux de production et de rémunération qui s'évanouissent pour les artistes. Avignon est le seul moment de l'année qui concentre toutes les opportunités, et les diffuseurs dans la ville savent parfaitement quel spectacle est en train de voir, ici Francesca Corona, la directrice du prestigieux Festival d'automne, là Romaric Daurier, le directeur de la Scène nationale d'Amiens, ou là-bas, les programmateurs suisses, *«qui sont très sympas et travaillent beaucoup entre eux en réseau»*, signale Caroline Berthod. Jackpot de les avoir en salle.

Hameçonner. Pour maximiser ses chances à Avignon, l'incontournable est de bien choisir sa salle. Les artistes que défendent les deux diffuseurs ont la chance de jouer dans le «in du off» – la Manufacture, le 11, ou le Train bleu – soit des maisons offrant une ligne de programmation suffisamment identifiée, qualitative, solide pour hameçonner les professionnels du réseau public. Autre élément : l'horaire. Il faut savoir slalomer entre les créneaux des pièces du in qui captent *«les pros»*, donc éviter les spectacles à 18 heures et 22 heures. Le matin, par exemple, c'est parfait. Mais qui pouvait savoir que les matinées de cette édition seraient quasi toutes condamnées par les assemblées générales et autres réunions d'urgence des réseaux professionnels, des syndicats, des labels ? *«Par exemple, les décideurs des centres dramatiques nationaux, on les voit peu en salle cette année, ils sont tout le temps en réunion de crise à cause des coupes»*, explique Caroline Berthod.

Bien sûr, une partie de leur travail porte sur la vente de «dates», du moins tant que le nombre de dates de diffusion restera le critère principal d'attribution des subventions de l'Etat (critère souvent dénoncé comme obsolète au vu de la nature des activités des artistes, plus engagés qu'avant dans des projets au long cours in situ ou des dispositifs d'éducation artistique et culturelle). Mais loin du seul aspect commercial, le métier consiste aussi, plus que jamais ces deux dernières années, à jouer les courroies de transmission entre deux pôles de la vie culturelle fragilisés.

A elles, en effet, d'expliquer aux artistes, angoissés par le nombre de «cachets» à faire pour boucler leur intermittence, que cette directrice de scène nationale a beaucoup aimé le projet artistique, mais qu'elle ne s'avancera pas plus, parce qu'elle vient ici de perdre 100 000 euros de budget, que les prises de risques esthétiques ne sont plus d'actualité depuis le changement politique de telle municipalité et qu'elle ne sait pas à quelle sauce son théâtre va être mangé. Pour la première fois, les responsables de lieux répondent aux artistes : *«Je ne sais pas si j'aurai une saison 2027.»* Résumé de leur métier donc : redonner l'énergie, et vaille que vaille, porter la flamme.

É.B. *(à Avignon)*

Scènes obliques

La Scène · Septembre 2026

Scènes obliques : un nouveau projet européen pour la ruralité



2 Un coup de pouce pour les **jeunes photographes de spectacle**

L'association PASS (Photographes du spectacle et de la scène), a décerné pour la deuxième année consécutive la bourse « Une jeune compagnie/ Un·e jeune photographe », qui entend distinguer trois jeunes professionnels associés à autant de compagnies en début d'activité, travaillant ensemble sur un projet de création. Chacun des projets retenus reçoit une allocation de 1 500 euros, et, pour les photographes, l'accompagnement par l'un des membres de l'association, visant à renforcer sa professionnalisation. Louise Ajuste, Olivier Clertan, et Maxime Michelet en sont les lauréats. Le Festival d'Avignon s'est associé au projet en proposant à PASS de les accréditer pour les séances photo de l'édition 2026.

3 **Scènes obliques :** un nouveau projet européen pour la ruralité

EU Rural-Art (European rural arts, residencies and territories) est un projet de coopération européenne qui se déroulera en 2026-2027 en Italie, en France et en Espagne. Lauréat du programme Europe creative, il rassemble quatre organisations culturelles ancrées en zones rurales : le centre Art i Natura de Farrera (Pyrénées catalanes, Espagne), La Chambre d'eau (Thiérache, Hauts-de-France), l'Arboreto Teatro Dimora (Émilie-Romagne, Italie) et donc Scènes obliques (massif de Belledonne, Isère). Chaque structure partenaire a ceci de particulier qu'elle défend « *la place des territoires ruraux et de ses enjeux au cœur de la création artistique* ». La résidence artistique sera pensée « *comme* [un] *espace-laboratoire de rencontre, de discussion et de pratique avec les habitants* ». L'artiste Ivana Müller sera accueillie à ce titre par Scènes obliques. Le projet sera accompagné par l'ARRC – Art residency research collective, un collectif international de chercheurs et d'artistes qui étudiera « *la politique et la poétique des résidences* ».

Scènes obliques

L'ALPE · Sophie Boizard · Septembre 2026

Antoine Choplin à contre-courant



ANTOINE CHOPLIN
À CONTRE-COURANT

Portrait par Seb Jarnot.
sebjarnot.com

Il y a dix ans, l'écrivain Antoine Choplin a remonté le cours de la rivière Isère, de sa confluence avec le Rhône à sa source. Un vagabondage d'une quinzaine de jours sur quatre saisons qui a donné naissance à l'un de ses nombreux livres : *À contre-courant*. L'équipe de *L'Alpe* l'a retrouvé par une belle journée de printemps sur les bords de la rivière pour un entretien… en marche !

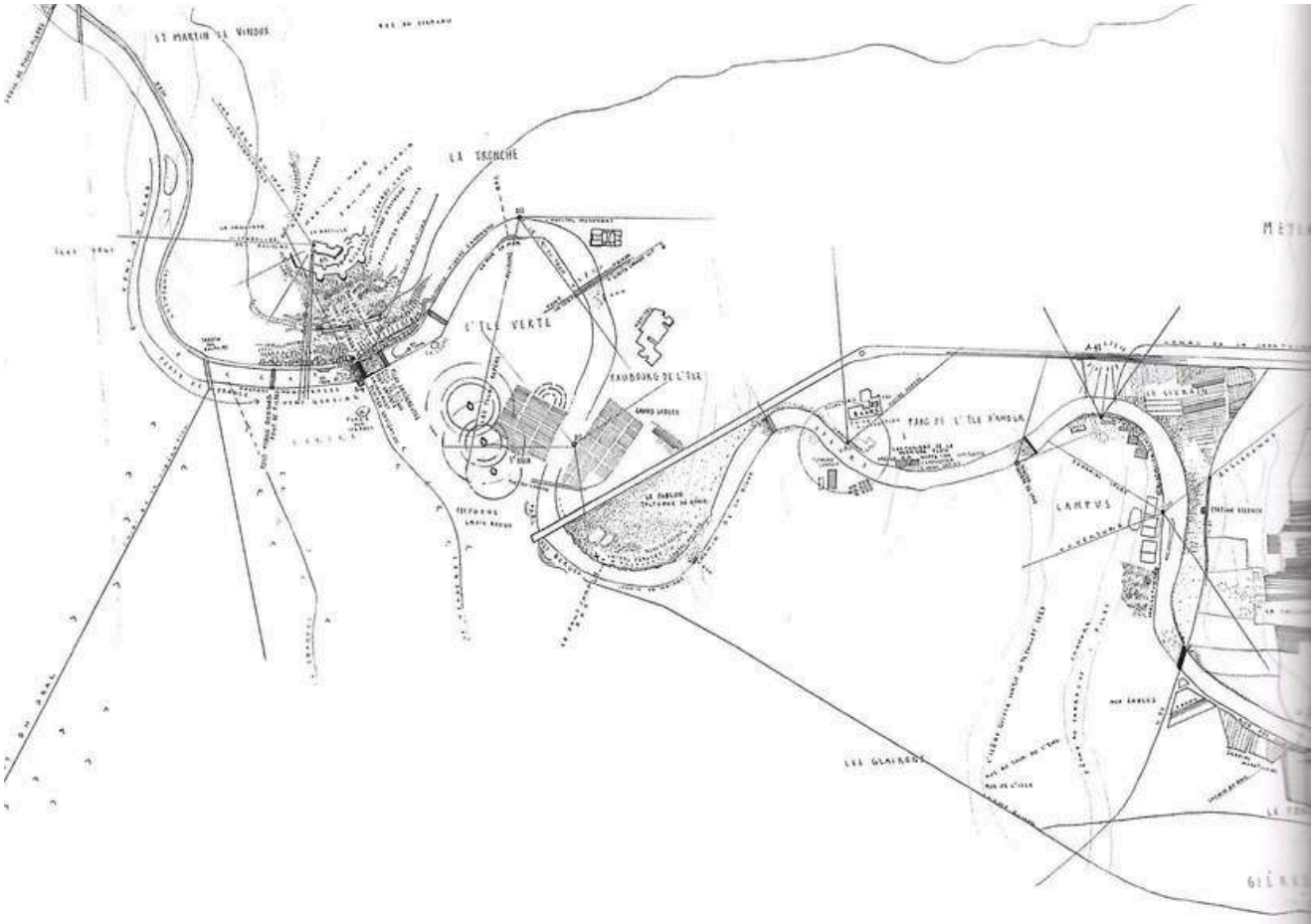
Pouvez-vous nous raconter la genèse de votre livre *À contre-courant* ?

C'est une genèse qui convoque à la fois le désir et le hasard. Je gardais en moi depuis quelques années, d'une façon assez vague, l'envie de remonter l'Isère à pied. Ce désir résonnait avec un souvenir d'enfance que j'évoque dans les premières pages du livre : j'avais une dizaine d'années, j'étais chez mon parrain qui habitait dans le Berry et qui nous avait proposé, à son fils et à moi, d'aller naviguer avec un canot pneumatique sur la petite rivière qui passait au bout de son jardin. Même si c'était un tout petit cours d'eau, cela représentait pour nous une véritable odyssée. On avait imaginé descendre la rivière, mais je me souviens qu'il avait expliqué que les vrais aventuriers remontaient le courant pour aller vers la source. On s'était lancés : on avait pagayé sur une centaine de mètres avant de s'échouer dans un buisson d'épineux fatal au bateau gonflable. Une aventure minuscule dont j'ai gardé la saveur. Bien plus tard, les éditions Paulsen lançaient leur collection « Démarches » dont le principe était de passer commande d'un texte en prise avec une aventure vécue par l'auteur. Ils m'ont d'emblée proposé de traverser l'Atlantique sur un cargo ! J'ai d'abord été enthousiasmé par cette idée, puis m'est revenu ce projet de marche le long de l'Isère. J'ai finalement opté pour cette deuxième option – aussi parce qu'un ami marin m'a averti : « *T'es sûr que t'auras pas le mal de mer ?* » Remonter l'Isère, c'était aussi et surtout l'occasion de me rendre étranger, par la marche, par sa lenteur, par les chemins qu'elle recherche au plus près de son cours, à une région que je connais bien et aux repères de mon quotidien. L'idée, par exemple, d'effleurer mon lieu de vie, dans le Grésivaudan, sans m'y attarder, me plaisait. Un soir, ma compagne m'a ainsi rejoint pour dîner à quelques kilomètres seulement de chez nous, puis est repartie, et j'ai continué ma route…

Votre rapport à la rivière a-t-il changé au fil de la marche ?

Oui, d'une certaine manière. Il n'y a pas eu de bascule nette, mais un ajustement dans ce compagnonnage très doux. Pour moi, la rivière était quelque chose que l'on regarde, qui fait partie du paysage, mais que l'on ne fréquente pas. Or, quand on marche à ses côtés dans la durée, même si on la perd souvent de vue, on finit par la tenir par la main, en quelque sorte. Parfois, je l'oubliais, et je me forçais à la regarder. Cela vaut pour toutes les choses du quotidien : on sait qu'elles sont là, mais on ne les regarde plus, et leur accorder une attention aiguë peut relever d'une démarche exigeante. D'autant que, dans le cas de l'Isère, la plupart du temps, il est difficile d'accéder à ses rives, et elle

Propos recueillis par Sophie Boizard et Romain Sokolow.



est assez silencieuse. J'aimais bien essayer d'écouter ce silence ; dans la Drôme, où on peut plus facilement s'approcher de son cours, je suis resté une demi-heure au ras de l'eau, à essayer d'en percevoir comme le frottement moléculaire. J'ai aussi découvert les différents visages qu'elle arbore sur trois cents et quelques kilomètres, entre les méandres un peu flemmards, lourds et lents, du côté de la Drôme, et les torrents de l'amont.

La rivière, qui avant était très utilisée, est aujourd'hui complètement oubliée, voire méprisée. Serait-elle devenue un non-lieu?
Oui, c'est étonnant. Un non-lieu, parfois interlope et colonisé par des choses un peu étranges, comme la prostitution, que j'évoque dans le livre. Sur ses bords, on en effleure parfois l'histoire, du côté de La Sône par exemple, avec ses manufactures de tressage et les panneaux muséographiques en place, qui décrivent la circulation, les bateaux, les chevaux, etc. La vie d'une époque. Il y a eu là, ensuite, des centrales et usines hydroélectriques, et c'est déjà un autre rapport à la rivière qui s'instaure : elle devient alors un outil. Aujourd'hui, elle ne répond plus à nos impératifs de vitesse. Elle est incompatible avec notre modernité rapide. Ça m'a particulièrement frappé dans la combe de Savoie, où j'ai marché des kilomètres durant, pris en étau entre la rivière et l'autoroute ; je percevais physiquement le décalage de vitesse et de bruit entre l'une et l'autre.

Dans notre numéro consacré au Rhône est mis en avant le fait que ce fleuve avait longtemps été considéré comme une frontière, une blessure, une marge. Peut-on dire la même chose de l'Isère aujourd'hui?
Oui, je crois. Dans la vallée du Grésivaudan, par exemple, jusqu'à peu, on traversait difficilement, les lignes de bus ne passaient que rarement d'une rive à l'autre. Il faut dire qu'on avait affaire à deux mondes différents : la rive gauche, ouvrière, industrielle, et la rive droite, dite aux cent châteaux. Une rupture historique et sociologique entretenue,



Un segment de l'Isère (Grenoble et amont) dessiné par la paysagiste et cartographe Ingrid Saumur (atelier Far paysages). far-paysagistes.com

d'une certaine façon, par l'Isère. Au début de Scènes obliques, dans les années 1990, on avait créé un projet artistique sur ce constat. Deux collectifs de musiciens et de comédiens s'étaient placés de part et d'autre de la rivière, installés respectivement au château de Montalieu et dans une maison forte de Morêtel-de-Mailles. Avec le soutien de Radio France Isère à l'époque, on avait bâti un spectacle en temps réel – un conte évoquant la rivalité entre deux îles – qui faisait dialoguer les deux rives, avec des systèmes lumineux qui nous permettaient de nous apercevoir dans la nuit. Une manière de relier ces deux mondes.

Avez-vous noué un attachement particulier aux autres éléments aquatiques en montagne (source, glacier, torrent, lac)?

En la matière, je ne crois pas que cette marche ait bouleversé mon regard. Quand on est un peu montagnard, on développe de toute façon une sensibilité à la question de l'eau. En particulier ici, dans ces massifs calcaires : il suffit de partir quelques jours dans le Vercors ou en Chartreuse pour se rendre compte que l'eau doit être un sujet d'attention et qu'elle peut parfois devenir un problème. Les gourdes se vident rapidement… Avec les canicules et le dérèglement climatique, on en vient forcément à questionner ses repères. Quand j'allais voir les glaciers avec mon père, gamin, c'étaient pour moi des entités immuables, éternelles. Et aujourd'hui, leurs années sont comptées. Comment ne pas nourrir nostalgie et inquiétude ? Une inquiétude que contredit d'ailleurs la stabilité apparente de la rivière : elle est là, elle coule toujours, comme avant ou presque.

Est-ce que le rythme lent de la rivière a concordé avec ceux de la marche et de l'écriture?

Dans certains de mes voyages, par exemple à Tchernobyl ou au Chili, j'ai tenté de me tenir aux aguets de ce qui reliait écriture et marche. Pour essayer au mieux de prendre conscience de ce qui s'est joué à un endroit, dans une géographie particulière, et continuera de s'y jouer pendant des

années, ces longues marches m'étaient nécessaires. Là encore, pour l'Isère, j'ai recherché la lenteur, sur un parcours aisé, pour être aussi disponible que possible. Je voulais me créer un espace de questionnements, et m'ouvrir à la possibilité d'« *illuminations profanes* », comme disait Walter Benjamin. Non pas que, comme semble le proclamer la mode du moment, tout marcheur devienne *de facto* poète ou philosophe ! Mais j'aime l'idée que, dans le cours de la marche, dans cet acte volontaire dont on finit parfois par perdre la conscience, l'esprit peut devenir disponible à autre chose, et d'une autre manière. La rivière, dans cette optique, est une table de travail idéale : elle ouvre un espace qui permet ce regard décalé, susceptible de lâcher prise. Gilles Clément, jardinier et professeur au Collège de France, a dit quelque chose comme : « *Le paysage, c'est ce qui reste quand on a fermé les yeux.* » Voilà, je voulais me rendre perméable au paysage. Par ailleurs, la marche, dans ce qu'elle peut comporter d'inattendu, façonne aussi des formes de dramaturgie. Par exemple, j'évoque dans le livre une ligne parfaitement droite de 6 kilomètres dans la combe de Savoie, où j'étais absolument seul. Et puis, en apercevant soudain une silhouette au loin, j'ai éprouvé le surgissement possible de la fiction : qui est cette personne ? Quels sont ses motifs pour se trouver là ? Au cours de la demi-heure qui précède notre croisement, on a le temps de se raconter toute une histoire. Et si notre rencontre tournait mal ? Un peu plus loin dans le récit, j'ai d'ailleurs fini par inventer un personnage, Vincenzo, avant de révéler la supercherie quelques pages plus loin. Quelques lecteurs m'en ont voulu… *[rires]*

Fréquentez-vous beaucoup les œuvres des écrivains-voyageurs ?

Je suis attiré par leurs écrits, mais il m'arrive de m'ennuyer en tant que lecteur. C'est lié, à mon sens, à la grande difficulté du genre : être à la hauteur des choses très minimales qui se jouent au cours de la marche. Soit on s'intéresse aux saillies, aux choses les plus spectaculaires et les plus « racontables », mais on ne rend alors compte que d'une toute petite part de cette aventure au long cours. Soit on essaie d'être sincère et fidèle à cette sorte de non-événement que l'on vit, parfois des heures durant, et c'est un vrai défi d'écriture.

Vous avez imaginé Scènes obliques en 1992 pour créer un espace de réflexion et de rencontres autour de l'art et de la montagne, avec comme temps fort de l'année le festival de l'Arpenteur. Quel bilan tirez-vous de cette aventure humaine et artistique, plus de trente ans après ?

Je retiens des milliers de choses, mais il y a une dynamique de fond intéressante à souligner : ces trente ans racontent, d'une certaine manière, la façon dont la culture s'est déployée dans les territoires après les années Malraux puis Lang, indispensables, mais qui ont donné lieu à un maillage du territoire un peu lourd, autour des maisons de

«La rivière est une table de travail idéale : elle ouvre un espace qui permet ce regard décalé.»

la culture et d'autres institutions. Dans les années 1990, s'est fait ressentir le besoin d'irriguer le territoire avec des mailles plus profondes et plus fines. L'idée, avec Scènes obliques, ça a été de porter un projet culturel ancré sur le territoire mais qui dépasse la question des artistes locaux et prenne une dimension résolument ouverte, pluridisciplinaire et internationale. Scènes obliques a donné lieu à des centaines de rencontres, dont beaucoup m'ont marqué. Je pense souvent à un événement qu'on a organisé en 2010. On avait invité conjointement – avec leur accord, bien sûr – deux écrivains en résidence : Soultan Iachourkaev, tchétchène, et Arkadi Babtchenko, russe, pour confronter leurs expériences et leurs travaux. Tous les deux avaient fait les deux guerres de Tchétchénie, dans les camps opposés. On s'est dit que la montagne, par sa singularité, pouvait peut-être contribuer à fabriquer les conditions d'une rencontre simple et féconde. Quand Soultan Iachourkaev est arrivé, lui qui était exilé en Belgique à ce moment-là, il ne lui a fallu que quelques heures pour dire : «*Je crois que c'est ici que j'ai envie de venir mourir.*» Tandis qu'Arkadi Babtchenko, que j'étais allé chercher à l'aéroport à Lyon, baissait les yeux. Il a fini par m'avouer qu'il n'aimait pas la montagne, qu'elle lui rappelait la Tchétchénie, la guerre. Il s'est enfermé pendant le temps de la résidence, sortait pour les rencontres, mais restait sinon dans son bureau à fumer, boire de la vodka et écrire fiévreusement, du matin au soir. La rencontre entre les deux écrivains a fini par opérer, jour après jour, avec les limites qu'ils ont posées l'un et l'autre, mais aussi sa part stupéfiante d'humanité… Aujourd'hui, je suis vraiment heureux que le relais ait été pris par Céline Saint-Martin et Laetitia Cuvelier, et que l'aventure se poursuive sous leur impulsion.

Quelques mots sur votre dernier ouvrage paru à la Fosse aux Ours, *Androsace*?

J'aime en parler comme d'un roman-poème, où sont racontées deux trajectoires croisées. D'une part, celle d'un homme d'âge mûr qui gravit un sommet non nommé. Il se souvient d'une jeune femme étrangère avec qui il en avait fait l'ascension quelque temps auparavant. Au même moment, cette jeune femme, repartie dans son pays – qui n'est pas cité, mais qui évoque l'Iran – pour combattre, descend des collines qui surplombent la grande ville. Lui interroge la valeur de son regard de montagnard contemplatif, opiniâtre, mais si loin des choses du monde, alors qu'elle s'engage, au péril de sa vie, dans une lutte existentielle. C'est tenu par ces pensées-là qu'il grimpera au sommet, tandis que, là-bas, elle gagnera le toit d'un immeuble avec quelques autres, pour danser et résister. ■

À lire

- Antoine Choplin, *À contre-courant*, Paulsen, 2018.
- Antoine Choplin, *Nord-Est*, La Fosse aux ours, 2020.
- Antoine Choplin, *La Barque de Masao*, Buchet-Chastel, 2024.
- Antoine Choplin, *Androsace*, La Fosse aux ours, 2026.